

Le ciel liquide de Moscou

Suzanne Robert

Volume 35, Number 4-5 (208-209), August–October 1993

Partir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31546ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Robert, S. (1993). Le ciel liquide de Moscou. *Liberté*, 35(4-5), 52–65.

SUZANNE ROBERT

LE CIEL LIQUIDE DE MOSCOU

à Irina Storina

La maison où vécut quelque temps Pouchkine est d'un bleu éclatant ; immense maison à étages, elle a façade sur la rue Arbat, dans le vieux quartier du même nom. Celle de Tchekhov est d'un rose soutenu ; coincée entre deux immeubles récents, toute en longueur, elle a pignon sur un grand boulevard dont j'ai oublié le nom, déjà. Nous sommes en novembre ; il neige sur Moscou. De ma mémoire surgit un passage du livre *Roman avec cocaïne* d'un certain Aguéev dont on ne sait à peu près rien : « C'était le soir, écrivait-il, c'était la mi-novembre, cette saison merveilleuse. La première neige, duveteuse, semblable à des éclats de marbre dans une eau bleutée, tombait lentement sur Moscou. »

Moscou. Ici naquirent Pouchkine, Lermontov, Dostoïevski, Brioussov ; ici sont morts Gogol, Maïakovski, Gorki, Boulgakov, Kouprine. Il neige. Les grands boulevards enferment, en leur centre, une large coulisse d'arbres givrés, de parcs, d'allées où l'on flâne en tirant les enfants sur un traîneau. Chaque immeuble cerne une cour intérieure qu'on aperçoit de la rue par un porche de brique ou de pierre ; il y a là des arbres, encore, et des enfants qui construisent des fortins de glace ; les voisins se croisent, des femmes déblaient la cour avec leur

pelle de bois ; il y a d'étroits balcons et des plantes vertes sur le rebord intérieur des fenêtres. Le soir on voit, dans les appartements éclairés des immeubles, un mur couvert de bibliothèques sous un lustre de verre jaune. Ils devaient voir cela, eux aussi, les écrivains russes de mon adolescence. Ils me sont apparus tout au long du voyage, et des pans entiers de leurs œuvres me revenaient doucement en mémoire.

Imaginons l'un d'eux, peu importe lequel. Il jette un coup d'œil sur la pendule de son cabinet de travail. Il se lève ; sur son bureau traîne un cahier de croquis parsemé de chevaux galopants (peut-être s'agit-il du poète Lermontov qui ébauchait toujours quelque dessin ?) ou un carnet rempli de schémas complexes (sans doute est-ce Maïakovski préparant une construction graphique ?). Il se tourne vers la fenêtre qui ferme mal, songe à descendre dans la rue, jette un dernier regard à quelques feuilles couvertes de son écriture, à un encrier oublié sur une étagère de la bibliothèque, au meuble vitré qui enferme des statuettes d'ivoire (c'est probablement Gorki ; il les collectionnait). Il prend son manteau et éteint la lampe de verre. Sortant de chez lui par cette soirée humide de novembre, il marche dans le froid de Moscou. C'est sûrement l'écrivain Aguéev, qui écrira dans son roman à venir : « Dehors, c'était encore la demi-obscurité. Le ciel, d'une couleur framboise sale, était bas. Un tramway me dépassa — à travers ses vitres givrées, les ampoules allumées transparaissaient en oranges aplaties. » Il passe devant les petits palais colorés des bourgeois de la ville et descend jusqu'à la gare de Riga, verte, trop ornée, comme un gâteau à la menthe aux dentelles de meringue. Il y entre pour observer les voyageurs venus de l'ouest, des contrées baltes, de Minsk. Dans les recoins des salles, sur les bancs de bois, il y a des mendiants, des hommes libres mais mendiants, ou des serfs en fuite ; ou bien il n'y en a pas, parce que la Révolution a eu lieu

et les a attachés à un travail. Quelque part fument un poêle brûlant et un samovar aux vapeurs âcres ; ou bien il n'y en a pas et les lampes électriques jettent des halos jaunis sur les guichets de bois, sur les quais, sur la naissance des rails. Quand il s'est longuement attardé à scruter l'univers mouvant des voyageurs placides et celui, statique, de ceux qui les attendent ou qui attendent un autre train, il baisse les yeux, se lève et s'en va. Dehors le vent se plaint ; la nuit tombe ; vient la neige qui brouille la flamme des réverbères à gaz ou la lueur bleu-tée des lampadaires.

Il marche contre le vent, emprunte des rues désertes, passe devant l'hôtel Métropole, là où, des années plus tard (à moins que ce ne soit déjà fait), le journaliste américain John Reed, maintenant enterré à Moscou, écrira un récit sur la Révolution d'octobre, le célèbre *Dix jours qui ébranlèrent le monde*. Il longe l'hôtel, sa façade de céramique, son restaurant à verrière, et entre dans le square du théâtre Bolchoï. Poussée par le vent, la neige bat contre l'entrée à colonnades et le quadrigé noir d'Apollon hissé sur le fronton de pierre. Peut-être y donne-t-on ce soir le *Boris Godounov* de Moussorgsky, interprété par l'illustre Chaliapine, ou alors il s'agit d'un ballet (*Esméralda* ou bien *Le lac des cygnes*) que danse la grande Pavlova. Sur les fauteuils de velours rouge encerclés par les loges dorées, un public élégant frémit à la voix du tsar assassin ou à la vue du cruel cygne noir. Le rideau appesanti de brocart, de houppes et de franges tombe enfin sur les rares tragédies que l'aristocratie juge dignes d'émotion.

Il traverse le square, lutte contre la rafale, marche au hasard. Il longe bientôt le grand magasin Goum, sorte de *galleria* aux hautes verrières translucides, et débouche sur la place Rouge. Je le vois, des années après sa mort, je le vois s'immobiliser là, dans la bourrasque, le corps vieilli, le regard fervent. Est-ce Tchekhov, malade, venu

de Yalta, qui songe à quelque scène d'*Oncle Vania* ou de *La cerisaie*, ou bien est-ce Kouprine, de retour en Russie, qui contemple ce qu'il avait abandonné ? Les soirs de



Portrait d'Anton Tchekhov, de I.E. Braz

tempête, sur cet immense espace désert aux pavés raboteux, le vent siffle et vous vous sentez aspiré par un sentiment contradictoire, fait de morosité et de fièvre, inexplicablement, ou à cause de la vastitude du lieu et du poids historique de cette brique rouge qui escalade les murailles du Kremlin, monte à l'assaut de l'horloge dans la tour du Sauveur, encercle l'ancien palais des tsars, les parcs, les cathédrales. Sur la place, hors les remparts, le vent a pour unique obstacle un somptueux monstre polychrome tapi dans la noirceur, gonflé par

huit coupoles de faïence en forme d'ananas, de grenades, de pommes de pins : c'est la cathédrale Basile-le-Bienheureux. La légende veut qu'Ivan le Terrible, qui la fit construire, ordonna qu'on crève les yeux de ses architectes pour empêcher qu'ils puissent reproduire ailleurs semblable merveille. Rendu aveugle par la neige et la nuit, courbé sous les assauts du vent, l'écrivain russe ne peut pas contempler ce précieux caprice dédié à Basile le fou, Basile l'Innocent qui tenait tête au tsar terrible et que le tsar écoutait sans le punir ; déposée à même le sol, comme un gros bijou écaillé, la cathédrale ventrue dort sur les pavés. Parce qu'il entend la cadence d'un attelage de troïka qui vient vers lui sur la place, ou tout simplement en raison du froid, de la fatigue, l'écrivain reprend sa marche, contourne les remparts du Kremlin, entre dans le jardin Alexandre, au pied de la muraille. Les silhouettes tordues des mélèzes et des bouleaux pleureurs font oublier que jadis coulait ici un petit affluent de la Moskova, maintenant disparu sous terre : captée et détournée par des travaux de canalisation, la Neglinnaïa n'existe plus. Il fait quelques pas dans une allée bientôt rayée par des dunes de neige. Il lève les yeux et aperçoit la masse floue d'une autre tour du Kremlin, celle de la Trinité. Le jour, par temps clair, c'est d'ici qu'on peut le mieux admirer les coupoles des cathédrales qu'enferme la forteresse ; c'est peut-être d'ici que le voyageur français Custine, fils de la maîtresse de Chateaubriand, les admirera en 1839 ; il écrira à propos d'elles : « Toutes ces espèces de tours revêtues de tuiles vernissées, toutes ces coupoles métalliques, tous ces dômes émaillés, dorés, azurés, argentés, brillent au soleil comme des émaux sur une étagère, ou plutôt comme les stalactites colossales des mines de sel qu'on voit aux environs de Cracovie. »

L'écrivain russe observe dans la tourmente le fantôme blanchi de la tour de la Trinité ; il s'imagine — et

je l'invente aussi — franchissant clandestinement la porte de la tour et s'avançant avec prudence dans les rues sombres du Kremlin jusqu'à la cathédrale de l'Annonciation, chapelle de la famille impériale, pour aller surprendre la tsarine Alexandra Feodorovna, l'épouse du dernier souverain de Russie, en prière dans le silence étouffant des murs épais, devant l'antique iconostase que la flamme des bougies a noircie au cours des siècles. Venue de Saint-Pétersbourg, la capitale, et après un arrêt dans son palais d'étape de Petrovski, elle séjournerait au Kremlin de Moscou ; elle se serait retirée ce soir, ici, dans son oratoire privé, suppliant saint Serge de Radonège ou une Vierge de tendresse de guérir son fils hémophile, priant qu'on lui envoie un sauveur, ou bien, l'ayant déjà accueilli en son château de la capitale, elle invoquerait les icônes pour que le moine illettré soulage le tsarévitch — mais il mourrait de toute façon très bientôt, et elle en même temps que lui. Je me souviens de l'humidité de cette chapelle du XVI^e siècle, de l'écho des pas sur le dallage de jaspe, de la galerie minuscule où la famille du tsar assistait au culte ; je croyais voir un pape ou le métropolitain célébrer l'office devant les rouges et les ors de l'iconostase ; j'apercevais l'écrivain, caché derrière une colonne peinte, partagé entre la fascination et le dégoût : tant de calme ici, tant de désarroi dans la posture de la tsarine, et tant de richesse superflue dans ses vêtements et ses bijoux.

Il détourne les yeux, se retrouve subitement dans le jardin Alexandre d'où il n'a pas bougé, et contemple le mur qui isole le Moscou de la misère du Moscou des trésors. Est-ce Gorki, dont le nom signifie « amer » dans notre langue ? Est-ce lui, que justement on emprisonnera pour ses idées subversives l'année même où Raspoutine entrera dans l'existence des souverains de la sainte Russie ? Il détourne de nouveau les yeux, réapparaît dans la cathédrale sombre et épie la tsarine agenouillée. Dehors,

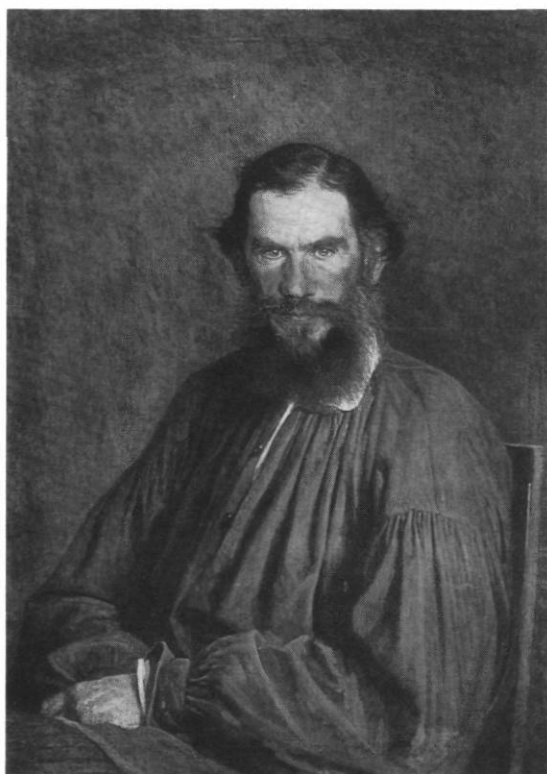
le vent s'engouffre dans les porches sculptés des églises, puis contourne les pierres des palais massifs, le Palais à Facettes, celui des Armures où se trouvaient les ateliers impériaux, et le Palais des Terems, celui qui abritait les tsars avant le déplacement de la capitale ; on dirait un sérail du Moyen Âge aux pièces suffocantes, trop chargées, aux plafonds bas, aux couloirs secrets que connut l'enfance lointaine de Pierre le Grand. Il me semble qu'après tant de siècles, le jeune tsar vit encore là-bas, mortellement ennuyé par cette atmosphère étouffante du vieux palais et rêvant déjà à une Venise somptueuse émergée des marais de la Baltique, là-haut, au nord. L'écrivain lui aussi songe à ce fils d'Alexeï I^{er}, pourtant à jamais enseveli dans la cathédrale Pierre-et-Paul de Saint-Pétersbourg ; il l'invente rêvassant près d'un poêle de faïence dans une salle des Terems, le visage volontaire, fixant par la fenêtre aux carreaux de verre coloré la ville archaïque rongée par des intrigues sanglantes et des coutumes révolues. Peut-être l'écrivain a-t-il déjà admiré cet étonnant souverain, innovateur et intransigeant, sur un portrait peint par Ivan Nikitin, artiste de la cour au début du XVIII^e siècle, ou sur les toiles de Valentin Serov qui le montrent toujours en train de diriger des travaux dans la future capitale, ou encore sur le tableau de Nikolai Gay où l'on voit Pierre le Grand interroger Alexeï, son fils ennemi, dont il finira par ordonner l'assassinat. Du fond de l'Histoire, de ses splendeurs et de ses crimes, le regard perçant du tsar observe l'écrivain, m'observe aussi ; je me rappelle la statue de cire qui le représente au musée des beaux-arts Pouchkine, à Moscou ; c'était un homme très grand, au torse démesurément long dominé par une petite tête ronde ; le mannequin est revêtu d'un costume européen d'époque, bleu moyen brodé d'argent, du moins est-il ainsi fixé dans mes souvenirs. Il est assis, et je crois qu'il regarde droit devant lui, ou bien était-ce plutôt cette sorte de

regard qui vous scrute où que vous vous teniez, là où je me tenais pour capter l'éclat de ses yeux de verre, de sa vue pénétrante tout empreinte des chefs-d'œuvre de la ville qu'il avait tirée de la fange comme Dieu, dit-on, tira de la boue (ou l'y laissa !) le principe de l'humanité. Et Versailles n'est rien en comparaison des palais de la Russie. La profusion des dorures vous soulève le cœur. Les marbres multicolores de toute origine, les ambres miel, les lapis-lazuli violacés, les malachites verts envahissent tout l'espace, corrompent les salons, pendent des plafonds ou s'accrochent aux glaces ouvragées, engorgent les couloirs, tapissent les antichambres et les escaliers. Versailles est un parent pauvre des splendeurs excessives de la Russie.

Il neige encore, mais le vent est tombé. L'écrivain russe considère une dernière fois ce passé de sa patrie, puis s'en va. Il va à travers les rues, croise quelques grands boulevards — l'actuelle avenue Kalinine, la rue Herzen —, erre parmi les rares passants de la nuit. Peut-être s'agit-il de l'écrivain Aguéev ? Peut-être songe-t-il à une scène de son roman à venir ? À moins qu'il ne l'ait déjà écrite et se souvienne de ces quelques lignes au sujet de l'étudiant Vadim Maslennikov : « Lorsqu'il m'arrivait d'avoir de l'argent, je sortais, mais toujours le soir, quand par-ci par-là les becs de gaz s'allumaient, un sur deux, et quand les magasins étaient fermés et les tramways vides. En uniforme de drap au col très haut, qui me faisait ressortir comme un double menton, poudré comme un clown et les yeux enduits de vaseline — ainsi allais-je le long des boulevards, accrochant du regard, comme avec une branche, les yeux de toutes les femmes qui venaient à l'encontre. »

L'écrivain va à travers les rues, s'engage dans l'actuelle Prospect Gorki, large, illuminée, trépidante. Emmitouflés dans leurs fourrures, des groupes de jeunes aristocrates descendent de voiture et s'engouffrent dans

les luxueux restaurants où les attendent serveurs, vodka et caviar. L'écrivain passe entre les groupes bruyants. Des cochers attendent le long de la rue, une vieille chapka rabattue sur les oreilles, le corps ramassé sur lui-même à cause du froid ; ils ont jeté une couverture sur le dos de leur bête ; chevaux et cochers ont l'habitude de la patience. Machinalement, sans interrompre sa marche, l'écrivain les salue au passage, même si personne ne lui répond. Est-ce Tolstoï, qui a depuis longtemps aboli le servage dans ses terres d'Iasnaïa Poliana,



Portrait de Léon Tolstoï, de I. Kramskoï

ou Tourgueniev dont la mère maltraitait les serfs de son domaine, ou alors Dostoïevski songeant à son père médecin, assassiné par ses paysans ?

Il marche, offrant de temps à autre son visage fatigué au ciel qui luit, très noir, entre les flocons duveteux. Parfois, il s'arrête devant les vieilles boutiques de l'avenue Gorki aux vitrines faiblement éclairées ; sur des rames de velours, on y expose des bijoux d'ambre, des broderies ukrainiennes et des dentelles du nord, des coffrets laqués en provenance de Palekh, des tapis de Boukhara, des alcools et du champagne. Il flâne. Et soudain il débouche dans le petit square où s'élève la statue du prince Youri, fondateur de Moscou, à quelques pas du restaurant Arkasi, l'endroit préféré de Staline. Une sorte d'amertume s'abat sur lui, entraînant avec elle des souvenirs d'épuisement et des parfums de mort. Est-ce l'écrivain Anatoli Rybakov, auteur du roman *Les enfants de l'Arbat*, qui fut victime des purges de l'homme d'acier ? Est-ce lui à qui sont subitement revenues, dans toute leur misérable ampleur, les scènes de sa déportation en Sibérie ? Il s'appuie contre un réverbère du square pendant que des clients sortent de l'Arkasi. À l'intérieur de ce restaurant plein d'un charme suranné, on mange dans des salons particuliers décorés de paysages de Géorgie ; les salons s'ouvrent sur une mezzanine où, je me souviens, des musiciens en blouses brodées accompagnent un chanteur de mélodies géorgiennes.

Je vois l'écrivain qui prend la fuite comme une bête traquée et bouscule quelques passants ; à bout de souffle, il quitte l'avenue Gorki, emprunte le boulevard Tverskoï, puis entre dans l'Arbat, le vieux faubourg de la ville ; je le vois s'arrêter dans une rue étroite entre des maisons de bois colorées. Des adolescents le dépassent en sifflant une chanson dans la nuit ; un chien aboie au fond d'une rue voisine. Peu à peu l'écrivain reprend son calme ; je crois même qu'il sourit. Est-ce bien Rybakov, dont le

sourire naîtrait des souvenirs rattachés à ce quartier et consignés dans son roman si longtemps interdit ? « Sacha Pankratov, hurle tout à coup l'écrivain au beau milieu de la rue déserte, Sacha Pankratov sortit de la maison et tourna à gauche en direction de la place de Smolensk ! »

Au-delà du boulevard de Smolensk sommeille la Moskova. Pour parvenir jusqu'à elle, l'écrivain marche en direction de la gare de Kiev ; tout près, la rivière fait une boucle maintenant gelée. Au sortir de l'Arbat, il dit à haute voix, comme l'écrivait Rybakov : « À leur droite, la Moskova ; devant eux, les murs du monastère Novodievitchi. » Pure merveille que ce monastère où Pierre le Grand enferma sa sœur Sophie qui complotait contre son règne. Derrière l'enceinte de pierres blanches, le couvent de femmes nobles conserve ses pavillons et ses chapelles brodées d'or. Tout est serein ici ; sous les grands arbres mélancoliques, le cimetière abrite les tombeaux de Gogol, de Tchekhov, d'Essenine, de Boulgakov ; les trottoirs longent des haies de lilas givrés. Mais l'écrivain ne voit pas le lointain monastère, plus au sud ; à peine distingue-t-il quelques reflets de réverbères sur la glace noire de la Moskova et les cabanes installées là par des pêcheurs. La nuit dissimule le cours de la rivière. Il sait qu'elle se fraie un passage étroit entre les sept collines de Moscou, puis s'en va se jeter dans l'Oka, un affluent du fleuve Volga. Impassible Volga. Il ferme les yeux : elle coule devant lui, la géante ; elle s'étale entre les berges où dorment les forêts enneigées des plaines, passant entre les hauts-fonds de sable devant Volgograd, l'ancien Stalingrad qui portait jadis le nom de Tsaritsine. Les bateliers descendent le grand fleuve qui joint, par voies naturelles et par canaux aménagés, sept mers lointaines : la mer Noire, la mer d'Azov, la Caspienne, la Baltique, la mer Blanche. Il songe à cette époque où il

vivait au bord de la Volga. Peut-être s'agit-il de Tchekhov qui, dans sa jeunesse, fut hâleur sur ses rives ?

La neige a cessé, et j'ai perdu la trace de l'écrivain. Il est sans doute rentré chez lui, tout comme je suis finalement revenue chez moi, contre mon gré, de l'autre côté de la planète. Des livres, du thé, un châle : voilà ce qu'il me reste de mémoires tangibles dans un désordre d'images récurrentes... Les fleuves lents et les forêts de bouleaux. Dans le village nommé Pouchkine, cette maison jaune clair avec une véranda ronde. Le numéro de



Chemin dans une forêt de bouleaux, de V.F. Vassiliev

chats dressés au cirque de Volgograd. Le piano dans une salle d'aéroport. Le croiseur *Aurora* ancré sur la Neva gelée, et l'homme qui promenait son chien sur la rive,

près des sphinx millénaires. Les cimetières, où chaque tombe est plantée d'un arbre, comme le voulait la coutume. Partout les pies aux longues queues soyeuses et les corbeaux mantelés. Les tramways dans la neige. Le coucher de soleil dans le golfe de Finlande. L'étudiant qui s'en va enseigner dans les campagnes, au premier plan de la toile « Paysans revenant du marché », à la galerie Tretyakov. Les églises anciennes de la rue Razine. Les passants semblables à tous les passants du monde...



Paysans revenant du marché, de I.M. Príanichnikov

Bien sûr, exister et mourir sont choses communes à tout être vivant, où qu'il habite ; le voyageur le sait. Bien sûr, l'immobilité ne condamne pas à l'ignorance ; le sédentaire connaît les dénominateurs communs de l'humanité. Mais le voyageur n'ajoute-t-il pas au savoir l'expérience de la relativité des choses et, par le fait même, l'acquisition d'une certaine modestie ? Ne voit-il pas mieux en chacun la part constante et muette de l'humanité éphémère et bavarde ? Le voyage ne lui offre-t-il pas, pour nier l'apparente monotonie de sa propre

culture, le mystère des variations et de la multiplicité des formes, des contenus ? Des géographies et des faunes ? Des voix et des misères ? Des consolations ? Vers quelle sorte de ciel se tourne donc l'étranger, là-bas, quand il lève les yeux pour échapper aux contraintes terrestres ? Sous quel ciel Boulgakov s'est-il écrié : « Je ne suis donc pas en état d'arrestation ? Je verrai donc le monde ! » (et il ne le vit jamais).

Le ciel. J'ai souvenir inaltéré des ciels changeants de la Russie, les ciels mouvants où tout se confond, nuages et dorures, ce ciel vivant qui donne des éclairages roses et des lumières détournées et crues. Souvent me revient en mémoire cette image donnée par l'écrivain Aguéev : « (...) et si quelqu'un s'asseyait sur un banc vide, écrivait-il, ce n'était que pour tomber aussitôt sur le dos, à la renverse, de façon à revoir encore une fois, une dernière fois, au-dessus de soi, ce ciel liquide de Moscou. »

Moscou, novembre 1988